Zeitschrift: ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift

Herausgeber: Schweizerische Offiziersgesellschaft

Band: 122 (1956)

Heft: 7

Artikel: Les manoeuvres expérimentiels américaines aux Etats-unis

Autor: Pergent, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-26495

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les manoeuvres expérimentales américaines aux Etats-unis

Par J. Pergent

On sait que chacune des principales puissances militaires de l'alliance atlantique a procédé en 1955 à des manœuvres expérimentales tendant à mettre au point de nouveaux types de grandes unités. Ces manœuvres, ne réunissant que des éléments nationaux, exécutées avec leurs propres matériels et selon des conceptions personnelles si l'on peut dire, se sont déroulées cependant dans le cadre du Centre-Europe, mais en dehors du cycle annuel des exercices et de la manœuvre d'ensemble de ce théâtre.

Les Américains n'ont pas procédé en Europe à leurs expérimentations. Toutefois la manœuvre d'ensemble du Centre-Europe (Cordon-Bleu, en octobre 1955), mise sur pied par un G.A. (CENTAG) à commandement américain, a vu apparaître assez nettement leurs nouvelles tendances. Les grandes manœuvres effectuées en fin d'année en Amérique en ont été le développement d'une manière encore plus accusée. Ces manœuvres américaines ne contredisent pas celles d'Europe, mais elles en accentuent le sens ultra-moderne.

★

La particularité de l'année fiscale américaine allant du 1er juillet d'une année au 30 juin de la suivante, oblige à établir les programmes d'instruction militaire selon un même cycle à cheval sur deux années. Ainsi, après les quelques mois d'instruction préparatoire, les principaux exercices ont eu lieu en fin d'année pour se poursuivre après les Fêtes; les manœuvres expérimentales aéro-terrestres se sont déroulées durant le mois de novembre jusqu'à la mi-décembre 1955 en Louisiane. Et le début de 1956 fut marqué entre autres par des manœuvres de montagne et dans des régions froides de l'Alaska et de l'Arctique. En outre pour les premières, il a fallu attendre le réaménagement d'anciennes installations militaires du Camp Polk en Louisiane et la mise en vigueur d'un arrangement avec cet Etat pour l'utilisation de terrains d'une étendue d'environ 3000 km². Mais les manœuvres elles-mêmes s'effectuèrent dans une zone beaucoup plus vaste encore, environ du décuple.

Celles-ci, appelées «Sagebrush», du nom d'un arbuste dont cette région est couverte, ont comporté six phases successives :

1. du 1er au 7 novembre, mouvements des unités de leurs garnisons à la zone des manœuvres;
2. du 8 au 14 novembre, exercice de commandement et de liaison des armes à la direction générale des manœuvres; le 14, un élément aérien de reconnaissance des forces dites «US» (sud), est attaqué par douze chasseurs des forces dites de l'«Agresseur»; il s'agit là du processus que les Américains tiennent pour probable, du déclenchement d'un futur conflit;
3. phase, qui est la première phase tactique, du 15 au 21 novembre, attaque générale de l'«Agresseur» (nord), disposant d'armes atomiques, et de la supériorité numérique terrestre, ainsi que celle aérienne. Les forces «US» conduisent une action retardatrice avec appui atomique; elles parviennent à enrayer l'avance de l'adversaire, à stabiliser un front de part et d'autre d'un cours d'eau (Rivière Rouge), derrière lequelle les éléments avancés de l'envahisseur doivent se replier;
4. phase, du 22 au 27 novembre, redéploiement en vue de la phase suivante et critique de la phase précédente;
5. phase, et deuxième phase tactique, du 28 novembre au 6 décembre; les forces «US», disposant à leur tour de la supériorité terrestre et aérienne, lancent une contre-manœuvre générale avec mission de se saisir d'objectifs lointains au delà de la même rivière afin de détruire l'ennemi dans sa zone;
6. phase, du 7 au 16 décembre, critique de la dernière phase et dislocation des troupes, dont certaines sont venues de l'autre extrémité des Etats-Unis.

Sur le déroulement même des manœuvres on ne possède pas d'autres informations que celles rapportées ci-dessus; une grande liberté d'action était laissée aux exécutants, d'où découlait une foule de cas particuliers riches d'enseignements. Mais des indications fort intéressantes ont été données sur les moyens mis en œuvre, dont se dégagent des conceptions et des procédés nouveaux.

Commandement, composition des forces et moyens

L'ensemble de la manœuvre était commandé par un général de l'armée de l'air. Les Américains n'ont pas manqué de mettre en vedette ce fait qui s'est produit effectivement pour la première fois dans les annales militaires. En tout cas il paraît bien avoir été intentionnel en vue de souligner, non pas peut-être la prépondérance absolue de l'arme aérienne, mais l'impor-

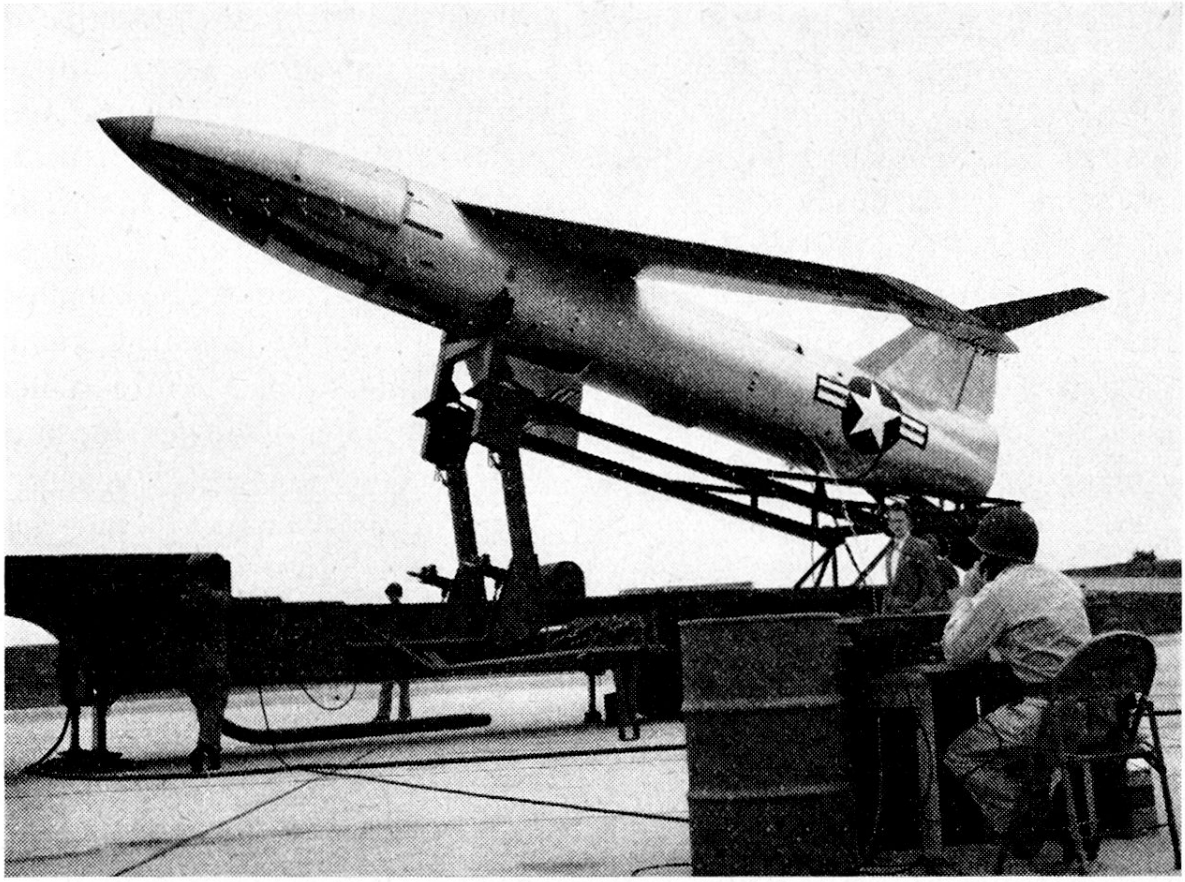
tance de plus en plus grande que prennent les moyens aériens; non pas également la supériorité des effectifs de l'air, se montant à 30 000 hommes contre 110 000 aux forces de terre, mais bien la puissance énorme précisément de ces mêmes moyens aériens.

Il est d'ailleurs à remarquer que dès lors le général nommé au commandement suprême du SHAPE, provient également de l'armée de l'air, comme si cette même tendance devait maintenant se confirmer.

Le nombre des avions mis en action a été chiffré soit à 800 appareils, soit à 1200. Il est difficile de se rendre compte s'il s'agit d'une erreur dans un sens ou l'autre. Toutefois la différence peut s'expliquer de plusieurs manières. Il y avait probablement 800 appareils des forces aériennes proprement dites et 400 appartenant en partie en propre aux forces de terre (pelotons aériens des divisions, appareils de commandement, de liaison et de l'arbitrage, qui groupait plusieurs milliers d'hommes; ainsi encore que l'aviation que les Américains dénomment de «frêt et de logistique», servant aussi bien au transport des unités aéroportées qu'au ravitaillement dans le sens habituel; et enfin, il y avait encore un certain nombre d'appareils en réserve dans toutes les formations ou bases aériennes, comme cela est prévu habituellement. – Cette différence considérable entre les forces de combat et celles de servitude, si telle en est bien la justification, n'en montre pas moins les charges très lourdes pesant sur l'aviation actuelle.

Par contre le nombre des engins spéciaux mis en action n'a pas été indiqué, même approximativement; seule a été signalée la présence d'engins de certaines catégories. Il y a lieu de classer celles-ci selon leur appartenance aux forces de terre et à celles de l'air. Parmi les premières se rangent les engins, ou leurs projectiles, à caractéristiques sol-sol; ce sont:

– l'artillerie atomique de 280 mm; on semble prévoir actuellement une batterie par division, ou plus exactement un «bataillon» de trois batteries par C.A., qui attribuera les batteries ou un certain crédit de coups en fonction de la mission principale, l'appui atomique étant nuancé à la manière de l'artillerie lourde d'action d'ensemble. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la portée extrême des canons atomiques, s'élevant à 32 kilomètres, ne peut toutefois être que rarement employée en raison de l'emplacement des batteries nettement en retrait des positions avancées. Il semble qu'une vingtaine de kilomètres soit la portée d'usage normal. En outre l'encombrement des pièces exige un bon réseau routier, où leur priorité sera assurée au détriment des autres formations. Leur position de batterie doit être aménagée par un bulldozer; ainsi la terre remuée peut trahir leur emplacement. La batterie se déplace de préférence de nuit pour ne pas se faire repérer prématurément. L'artillerie atomique n'en offre pas moins d'ex-



L'engin aéronautique téléguidé à charge atomique Martin 61 «Matador» sur sa rampe de lancement (remorque et prolongement) prêt au lancement; est appelé également «bombe volante».

cellentes possibilités d'appui de feu nucléaire surtout dans le cas d'une offensive dûment préparée; mais son emploi sera certainement beaucoup plus délicat lors d'un repli.

– les roquettes d'artillerie «Honest John»; il s'agit de fusées à charge nucléaire, transportées sur leur rampe de lancement, qui est elle-même fixée sur la remorque d'un camion. Leur portée est la même que celle d'un canon atomique; mais le mode de transport de ces engins tactiques leur confère une beaucoup plus grande souplesse d'emploi. Ils sont susceptibles, en effet, d'être mis en œuvre au plus près des éléments avancés. Ils peuvent également être véhiculés sur des chemins médiocres, notamment au travers des forêts. Leur lancement ne nécessite pas l'aménagement d'une position. Leur utilisation s'avère ainsi nettement plus indiquée en cas de crise, du fait de leur possibilité d'intervention inopinée. Ils sont organisés également en «bataillons», dont plusieurs sont déjà stationnés en Europe, ou doivent l'être.

– l'engin téléguidé, également à charge atomique, «Corporal», d'une portée d'une centaine de kilomètres (probablement davantage), c'est-à-dire

capable d'atteindre la profondeur des positions adverses; ses objectifs ne peuvent être que des concentrations, des réserves en station ou en mouvement, ou même les zones-arrière des transports et ravitaillements. Ces engins, relativement peu volumineux, sont aussi transportables sur remorque, tandis que la rampe elle-même se trouve sur le camion tracteur. Ils entrent dans la formation de «bataillons d'artillerie», dont le 259° a été amené en Europe déjà en 1954; au total six autres doivent le rejoindre. Le bataillon d'un effectif de 250 hommes, comporte dix rampes de lancement. Certains préparatifs doivent être effectués pour le lancement, mais d'importance mineure. La mobilité remarquable de ces engins augmente les énormes avantages de leur portée et de leur puissance.

Aux forces de l'air appartiennent les engins des caractéristiques air-sol, air-air et sol-air, dont les types ci-après ont été signalés aux manœuvres:

– l'avion sans pilote (Martin 61) «Matador», d'une vitesse égale à trois fois environ celle du son et d'une portée non loin du millier de kilomètres. Son lancement s'opère sur une rampe, elle-même installée sur une remorque de camion, celle-ci étant consolidée au sol et agrandie pour le lancement par un dispositif assez puissant. L'engin est guidé électroniquement du sol, mais son projectile se détache en vol; la commande de l'engin et du projectile est passée après le lancement à un avion piloté. – Il s'agit d'un engin d'une portée et d'un emploi nettement stratégiques, peut-être à charge thermonucléaire, constituant une réserve de feu prodigieuse à la disposition des échelons les plus élevés du commandement. Des données précises ne paraissent pas encore avoir été diffusées sur la composition des unités chargées de le mettre en œuvre.

– de nombreuses roquettes d'aviation (air-air), dont la plus remarquable est dénommée «Falcon»; cet engin est lancé à partir d'un avion-intercepteur à conduite entièrement automatique par télécommande au sol; la partie finale du parcours, une fois l'engin mis en direction générale de l'avion ennemi, s'effectue grâce à sa «tête chercheuse» le guidant infailliblement à l'objectif. Les essais ont été entièrement concluants. Quelques photos ont été publiées, ne faisant voir toutefois que la simplicité apparente de l'engin et sa taille, un peu inférieure à celle d'un homme.

– les fusées de DCA «Nikê» (sol-air) pouvant atteindre des altitudes comprises entre 6000 et 27 000 mètres. Les grands centres urbains américains commencent à être entourés de «bataillons» de «Nikê» à six batteries chacun et les grandes unités en manœuvres sont accompagnées de telles formations, dont le but est la destruction par charges atomiques des avions ennemis porteurs de bombes atomiques, ce qui offre peut-être le premier exemple du feu nucléaire contre le feu nucléaire.

La liste donnée ici n'est pas limitative, mais elle comporte les engins dont il a été fait mention aux manœuvres «Sagebrush». Cependant les Américains font état de plus en plus d'un des derniers venus de leurs engins. Dénommé «Redstone» et mis au point par l'inventeur des V2, sa portée s'élève à deux milliers de kilomètres. Il représente par excellence l'engin stratégique de portée moyenne, car il existe d'autres types de portées supérieures encore. Il ne semble pas avoir été utilisé aux manœuvres, car celles-ci auraient dû alors évoluer sur la majeure partie du terrtoire des Etats-Unis...

Pour clôre cette liste des matériels, il faut signaler de nombreux types d'hélicoptères, qu'il n'est pas possible de détailler mais dont on verra l'emploi, jusque et y compris le «vélo aérien». En outre ont été actionnés des dispositifs d'épandage de produits bactériologiques et chimiques, simulés par des poudres inoffensives, tandis que des fumigènes représentaient les «champignons» des explosions atomiques.

Toutes ces forces, avec leurs matériels ultra-modernes, ont été groupées de chaque côté dans un Corps d'armée évoluant dans le cadre d'une armée fictive. Ces deux C.A. assurant chacun le commandement d'un des partis, avaient la composition suivante:

- celui de l'«Agresseur», qui était lui-même un «corps aéroporté», comprenait une division aéroportée et une division blindée;
- à celui des «Forces US» étaient affectées une division blindée et une division d'infanterie – la seule de la manœuvre – ainsi qu'un régiment de «cavalerie cuirassée».

De plus à chaque camp étaient attribué une «Air force», ainsi que les armes et engins spéciaux. Mais certaines de ces unités, notamment la division aéroportée et le régiment de cavalerie, de même plusieurs des éléments aériens et spéciaux, étaient fractionnés de part et d'autre, ou passaient d'un parti à l'autre selon les phases de la manœuvre, afin de réaliser à tour de rôle la supériorité des forces, d'abord à l'«agresseur» puis à la défense «US». Ce procédé avait déjà été utilisé pour l'aviation durant les manœuvres européennes; il évite de déplacer trop de troupes qui n'auraient qu'une activité temporaire.

Le scénario général de la manœuvre décèle bien la conviction des Américains qu'une agression jouira toujours au début de la supériorité dans la zone choisie pour son déclenchement. Il faudra plusieurs semaines pour y obtenir un redressement; un mois avait été prévu dans le thème de «Cordon-Bleu». Pour poursuivre la comparaison avec cette dernière manœuvre, il y a lieu d'observer que celles de Louisiane ont duré deux fois plus longtemps, en mouvements proprement dits et dans l'exécution les deux phases du flux et

du reflux de l'agresseur, dont seulement la seconde avait été réalisée en Europe.

En outre, elles ont évolué sur une superficie d'au moins un tiers plus grande que celle des manœvres de l'OTAN de 1954 et 1956 où était utilisé un territoire formant un rectangle de 100 km (sans compter une double bande de servitude logistique, ni naturellement les régions d'implantation de l'aviation) sur 200 km. En Louisiane ce rectangle s'agrandissait, probablement à plus de 100 km sur près de 300. Cet ordre de grandeur suffit d'ailleurs à l'estimation de l'immensité des dimensions, en regard du chiffre des divisions, quatre ou six en comptant les «Air Forces», du champ de bataille atomique. (A noter que les «Air Forces» sont de grandes unités pouvant être situées au point de vue opérationnel au niveau des C.A. terrestres et dans la composition desquels entrent des éléments en nombre variable.)

Enfin, dernier point quant aux généralités, les états-majors supérieurs, d'armée, assurant le direction de la manœuvre, et de C.A., chargés du commandement des partis, étaient constitués rigoureusement à parts égales d'officiers de terre et de l'air, ceci se poursuivant même jusqu'à l'échelon des régiments. Il ne s'agissait pas d'une balance égale faite pour ménager les susceptibilités des forces rivales américaines; mais le but précis consistait en ce que tous les problèmes d'état-major fussent étudiés sous leurs deux faces.

Et comme détail particulier, il peut être encore ajouté le fait que de nombreux ponts de la région ont dû être renforcés en vue du passage des éléments mécanisés.

Tendances et enseignements

A défaut du détail des opérations, il faut s'efforcer de dégager les points qui paraissent avoir fait plus spécialement l'objet d'études, ainsi que des procédés inédits dont l'expérimentation ouvre des voies nouvelles. Il sera assez difficile de les classer selon leur importance; il paraît donc plus opportun de les grouper dans de mêmes domaines.

Le principal d'entre eux est de toute évidence celui des *armes et des procédés atomiques* en eux-mêmes; les répercussions qui en résulteront se feront sentir dans toutes les branches où d'autres procédés et des armes adaptées aux conditions nouvelles devront à leur tour être introduits.

Le directeur de la manœuvre a placé en évidence la considération suivante : si à l'échelon des divisions le fait atomique aboutit à adopter une dispersion suffisante pour que la division ne soit pas détruite, ni même de grandes parties d'elle-même, par des explosions, par contre au niveau général de la défense, le problème devient infiniment plus grave. De sa solution dépendra pour l'ensemble des forces la possibilité de résister et de survivre

à une grande attaque atomique par surprise. La dispersion peut certes être appliquée à toutes les forces et à tous les moyens. Mais il s'ensuivra des difficultés considérablement accrues dans les questions des transports, des communications et des ravitaillements. Il existe donc un point critique de la dispersion, à ne pas atteindre et qu'il faut parvenir à situer en tablant essentiellement sur des possibilités pratiques.

Quant aux forces opérationnelles, l'attaque atomique par surprise oblige à leur échelonnement préventif profond. Ainsi il y aura forcément une première phase de repli durant laquelle la défense subira les événements, tout en mettant en œuvre intensément ses moyens d'observation, afin d'opérer un regroupement puis agir dans la direction convenable, éléments de terre et air réunis.

De même a également été mis en relief la grande importance que prendra dans la guerre atomique aussi bien le choix des projectiles à employer dans chaque cas, s'étageant de 5 à 30 kilotonnes (20 KT = bombe de Hiroshima), que la détermination de leurs objectifs tactiques. Ceux-ci seront en général des unités de l'ordre du bataillon ou des positions d'artillerie, etc. Un autre facteur non moins important interviendra : la proximité des troupes amies, qui nécessitera une très haute précision du lancement et la certitude que le rayon d'action, un ou deux kilomètres selon les cas, aura été exactement appréciée. Ce qui est évoqué ici concerne surtout l'appui atomique à fournir pour le déclenchement d'une attaque, qui a été l'objet d'études très poussées. L'arbitrage a été chargé, grâce à un système approprié, de placer au sol au point et au moment voulus, annoncés par un des belligérants, le dispositif de simulation de «champignons» ou épandages. Le bombardier est suivi au sol par radar afin de déterminer s'il n'aurait pas été intercepté par la défense, ou alors à quel moment précis le pilote aura «pressé sur le bouton», geste que l'arbitrage imitera quant au dispositif de simulation.

Enfin, pour les explosions au sol, dont les effets de contamination subsistent pendant environ douze heures tout en décroissant, l'arbitrage devait procéder, après qu'une de celles-ci eut été estimée réussie, à la signalisation de l'étendue contaminée (intensité, durée, etc.). En foi de quoi le commandement intéressé avait à prendre sa décision, qui pouvait être soit l'interdiction de cette zone ou son franchissement après un certain délai, même en encourant le risque de pertes, dans un pourcentage à estimer, si la mission devait être remplie coûte que coûte. Des bases aériennes pouvaient également subir de tels effets de contamination; selon la gravité de ceux-ci elles devaient être évacuées, le calcul indiquant si au bout d'une certaine durée les «doses d'accumulation» n'atteignent pas le «seuil d'action».

Le directeur de la manœuvre a confirmé que toute l'activité atomique, ainsi que le lancement des engins téléguidés tactiques «Honest John», «Corporal» et «Matador», était centralisée au niveau de l'armée, pratiquement dans le cas présent, à la direction de la manœuvre. Il ne semble pas qu'il faille en tirer une conclusion définitive, car les forces américaines en sont au stade des essais tactiques de ces engins, pour lesquels il importe au premier chef que soit rassemblé par un organisme spécialisé et centralisé le maximum de données. – Les engins appartenant en propre à l'aviation restent naturellement sous contrôle des grandes unités de cette arme, qui en poursuit elle-même l'expérimentation.

Dans l'emploi des engins, certains procédés soulèvent un gros intérêt. Ainsi, notamment, le meilleur moyen pour immobiliser une division, c'est-à-dire l'empêcher d'agir, consisterait à l'entourer d'explosions atomiques. Au premier abord on songerait plutôt à l'anéantir. Or il semble que s'il s'agit d'une division en réserve ou en position statique, elle aura pris au plus tôt toutes les mesures possibles pour assurer sa protection en s'enterrant profondément. Sa destruction deviendrait donc en partie aléatoire. Au contraire, des explosions avec de préférence des effets de contamination radioactive sur tous les passages par où elle devrait normalement se mouvoir ou déboucher, la priverait sans doute de l'essentiel de sa liberté de mouvement.

Un autre point de la plus haute importance, encore très peu connu, est celui des délais nécessaires entre la demande de feu nucléaire par les forces de surface et sa livraison, si l'on peut dire, par artillerie, aviation ou engins et fusées. Des informations rétrospectives d'une revue américaine ont dévoilé que durant les premières manœuvres atomiques non seulement ces délais étaient excessivement longs, mais encore de ce fait, que les objectifs étaient souvent manqués, les formations, concentrations, etc., ayant été détectées et signalées, avaient eu tout le temps nécessaire pour se déplacer et disparaître. Il a même été question de délais d'une journée pleine dans le cas par exemple où l'artillerie atomique avait à rejoindre, de nuit de préférence, une nouvelle position de tir. Des laps de temps prolongés avaient également à être envisagés pour les projectiles d'aviation, en raison de l'éloignement des bases et de toutes les mesures préparatoires à l'envol, etc. Mais maintenant des progrès considérables auraient été réalisés. Les délais s'abaisseraient déjà plus qu'à une heure ou deux. Il n'a pas été précisé si cela provenait comme on peut le supposer, de l'emploi des fusées à vitesses prodigieuses, ne nécessitant, lorsque les emplacements ont été prévus, aucune autre mesure préalable. C'est sous cet aspect que peut se concevoir l'énorme essor donné à ces engins. D'un autre côté la réalisation de réseaux particuliers de transmissions, l'accélération des méthodes des calculs, etc., ont certainement contribué à

réduire ces délais et par conséquent à faire des engins nucléaires des armes essentiellement tactiques, c'est-à-dire immédiatement utilisables. – En définitive il semble que ce fût là principalement l'objet des nombreux «tests» de ces manœuvres.

Dans le domaine de *l'aviation* seuls quelques points ont été mentionnés. On a mis en relief la recherche des terrains d'aviation de l'adversaire, ou la défense contre de mêmes investigations de sa part. Mais ceci qui peut paraitre une évidence se complique dans les deux cas par le fait qu'on s'efforcera de disperser les forces aériennes sur tous les terrains pouvant être utilisés par certains nouveaux types d'avions, ainsi que les déplacer constamment d'un terrain à l'autre.

Plusieurs unités aériennes étaient restées basées très loin à l'arrière. Pour les deux camps des distances fort longues devaient être parcourues. Le ravitaillement en carburant en vol prenait donc une grande valeur. Pour en effectuer le «test», l'aviation d'un camp fut dotée d'appareils pouvant refaire leur plein de cette manière (mais avec le risque que cela comporte sur un théâtre d'opérations), tandis que l'autre camp en était dépourvu. En outre chacun des partis reçut des types de marques distinctes d'avions de bombardement, de chasse, d'appui au sol, afin d'éprouver leurs qualités par comparaison des résultats obtenus de part et d'autre.

Enfin, à l'égard du trafic aérien civil, comme ce fut le cas durant les manœuvres en Allemagne, des mesures particulières de sécurité furent prises. Ainsi des fonctionnaires de l'«Autorité aéronautique civile» furent détachés dans les états-majors aériens, car il importait d'assurer le passage des avions des grandes lignes, qui traversaient normalement la zone des manœuvres.

La question de *la diminution des effectifs divisionnaires* ne paraît par contre guère avoir progressé. Les chefs américains ont dû finalement se borner à constater qu'il a fallu se rendre aux manœuvres «Sagebrush» avec des divisions comptant 18 000 hommes, car au moment d'appliquer des réductions on s'apercevait que ces grandes unités n'auraient plus été aptes à remplir les missions leur incombant... Cependant on a procédé au groupement des tous les éléments logistiques sous l'autorité d'un seul chef responsable vis-à-vis du commandant de la division. De plus le procédé des «combat-teams» tend de plus en plus à se développer afin d'obtenir une souplesse accrue, en raison, faut-il ajouter, de la largeur considérable des zones de manœuvres. En fait on parvient à avoir plusieurs petites divisions à l'intérieur de la division. (Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ces deux mesures, réunion des éléments logistiques et codification d'unités organiques à l'intérieur de la division sous forme de régiments inter-armes, ont été appliquées avec fruit à la 7° D.M.R. française.)

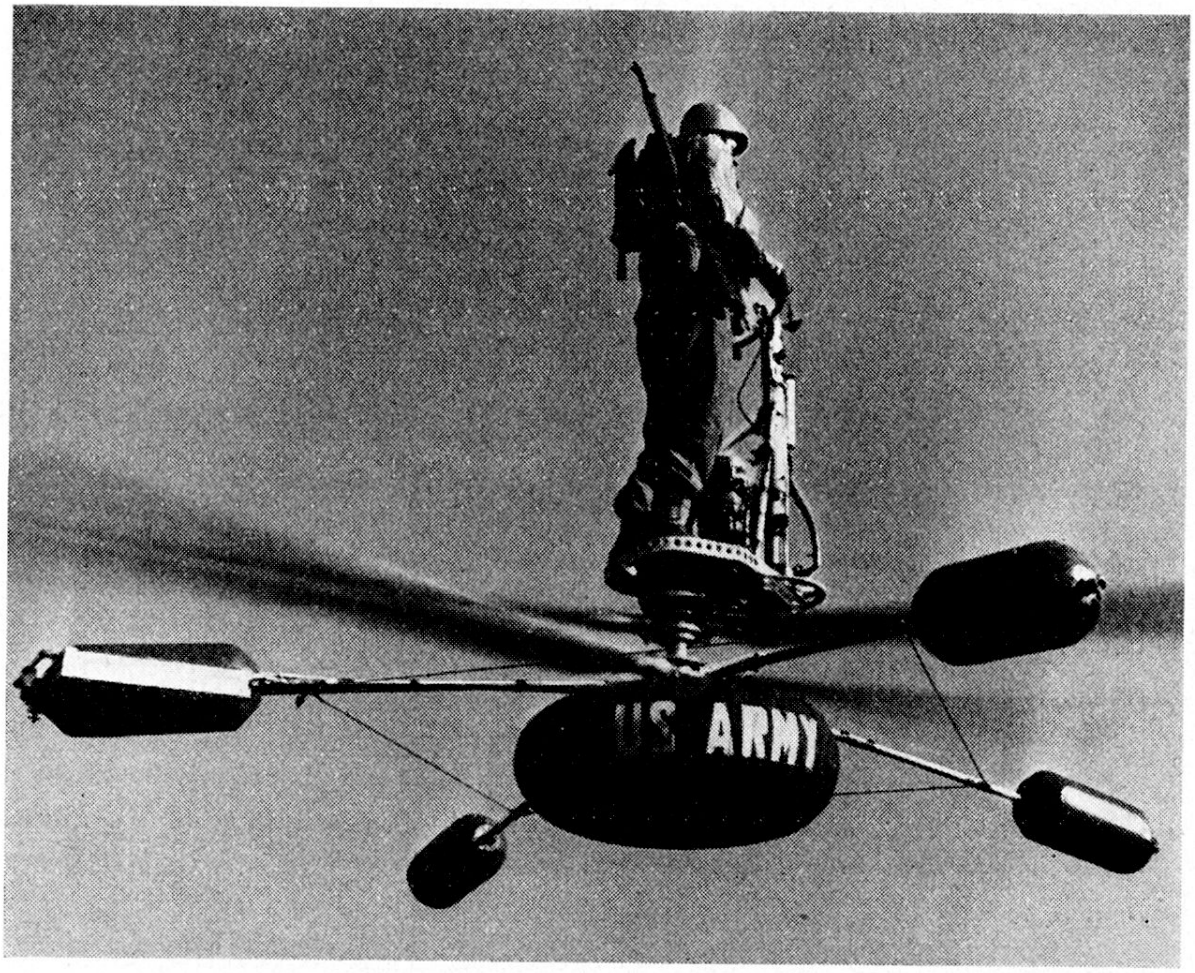
A l'intérieur de la *division d'infanterie* les expérimentations ont porté entre autres sur deux points particuliers : la recherche du meilleur type d'unité subalterne (escouade ou groupe de combat), dont les résultats n'ont pas été divulguées; et le remplacement des pertes, non pas homme par homme, mais par bataillon constitué, étant entendu, semble-t-il, qu'au combat atomique il sera plus profitable et expédient de remplacer un bataillon touché que de le compléter.

Dans le domaine *des transmissions* un nouveau procédé a été mis au point tendant à substituer à l'ancien système d'un axe de transmissions suivant les emplacements successifs des postes de commandement, une sorte de large grille ou quadrillage, dont les mailles équidistantes, en largeur et en profondeur, sont faites de lignes multiples par postes émetteurs et récepteurs de radio à micro-ondes. Dans ce cas il s'agit également d'être en mesure de parer à la défaillance d'un système de communications uniques, qui pourrait être totalement écrasé et mis hors de service par une seule explosion.

Enfin, une mention très particulière doit être faite quant à *la recherche du renseignement*. De tout temps ce fut un point essentiel. Mais il vient de subir une double évolution : d'une part, son rayon s'agrandit à la taille actuelle des zones tactiques et stratégiques; en outre, dans le premier de ces domaines cette recherche ne tend plus simplement à déterminer le contour extérieur des positions de l'adversaire, mais elle s'applique surtout à l'estimation de la densité des forces dans des zones profondes; ainsi les moyens d'investigation ne suffisent plus. D'autre part on a été frappé par l'aide considérable que les partisans ont apportée aux armées soviétiques durant le dernier conflit; non seulement ceux-ci sont parvenus à paralyser les arrières des armées allemandes, mais encore à connaître tous leurs mouvements. Le commandement soviétique eut là une source inestimable de renseignements. Certes cela se passait sur sol national russe. Mais le système paraît avoir été amplifié et pouvoir fonctionner avec le même succès grâce à des partisans qui seraient les communistes des différents pays occidentaux, ou des sympathisans, ou encore des éléments des peuples d'outre-mer, actionnés de plus en plus, directement ou indirectement, par Moscou. Or les pays de l'Occident ne possèdent rien de pareil à l'égard de l'Est. Coûte que coûte il faut donc édifier un système.

Durant les manœuvres de l'OTAN il est apparu quelques détachements embryonnaires, qui toutefois représentaient plutôt les formations de partisans de l'adversaire. Leur présence figurait également dans tous les thèmes des exercices. A la manœuvre «Sagebrush» en Louisiane une unité spéciale a été mise sur pied dénommée «Cavalerie du ciel» *(SKY CAV)*.

Cette cavalerie est à base d'avions légers, d'hélicoptères et même de



Le cycle aérien en vol; d'une puissance de 44 CV et d'un poids d'une centaine de kilos, cet appareil peut atteindre une vitesse de 100 km/h; il se conduit à la manière d'une motocyclette.

«vélos aériens», engins assez extraordinaires comportant un double-rotor et une plate-forme, sur laquelle se place le «cycliste» tenant un vrai guidon. La vitesse s'élève à environ 100 km/h et le rayon d'action à 200 km. Les hélicoptères moyens et légers sont de nombreux types pouvant transporter soit une vingtaine d'hommes, soit quelques uns seulement; certains sont capables d'emporter des voitures légères, canons, mortiers, etc., ou en charge, ou suspendus en dessous d'eux. Le grand avantage de l'hélicoptère provient de sa faculté d'évoluer au plus près du sol et somme toute d'en utiliser le couvert par bonds, en volant «en libellule». De leur côté les avions légers sont aptes à atterrir sur des terrains de fortune.

«Sky Cav» a été organisée dans le cadre d'une forte compagnie, dont la composition détaillée n'a pas été dévoilée. On sait cependant qu'elle comptait deux sections de reconnaissance, dont une blindée à cinq chars légers, une section d'artillerie blindée et une section d'infanterie d'assaut. En tout une vingtaine d'hélicoptères et une dizaine d'avions légers. Outre le matériel

déjà mentionné on trouve dans son équipement un appareil de télévision pouvant transmettre au commandement la vue même des zones observées les plus intéressantes (la télévision sur jeep a d'ailleurs également été utilisée par les différents commandements, mais en raison du terrain plat les résultats sont restés médiocres).

Le rayon d'action de cette unité de renseignements a été estimée à une centaine de kilomètres, comptés à l'intérieur des lignes adverses, ou de portée utile. Il est possible que certains éléments puissent s'enfoncer davantage chez l'ennemi. Il semble que de telles formations, une fois parvenues dans les zones adverses, doivent y atterrir et y opérer à la manière de groupes autonomes de partisans. Ils s'évertueront à déceler les mouvements de l'ennemi et surtout ses zones de concentrations. Il semble également que cette unité sera mise en œuvre pour préciser et compléter les premiers renseignements fournis par l'aviation. Et sa pénétration dans le dispositif ennemi peut grandement y faciliter, s'il y a lieu de se saisir de points importants du terrain, le largage ultérieur de formations de parachutistes.

Une des difficultés les plus sérieuses se présentant à cette compagnie de cavalerie du ciel, durant son activité d'investigation, sera sans doute le camouflage de ses appareils, notamment les hélicoptères en raison de leurs longues pales de rotor facilement détectables.

En outre un dispositif à rayons infra-rouges permet de diriger les appareils sur une route donnée. – Les résultats obtenus par «Sky Cav» ont été qualifiés du terme de satisfaisants. Il est bien certain qu'il s'agit d'une question de matériels et de méthodes à mettre au point, mais qui ne paraissent pas insolubles.

Tels sont donc les principales innovations apparues à la manœuvre expérimentale «Sagebrush», qui n'ont pas manqué d'impressionner grandement les spectateurs. Il en est encore une autre non sans importance : quelques parcours en hélicoptères furent réservés aux membres de la presse.

*

De cette foule de données, encore assez disparates et peut-être partielles, il importe de tirer sous forme de conclusions, les quelques lignes dominantes suivantes :

– le facteur aérien, ou plus exactement aéro-atomique, avec des moyens de plus en plus variés, ne cesse de grandir; une gamme complète va des obus atomiques (bientôt probablement ceux des canons de 120 mm et même de 90 mm des chars) jusqu'à des engins de portée de quelques 8000 km; le feu nucléaire devient l'élément prépondérant aussi bien que normal de la lutte;

– la recherche lointaine du renseignement, ainsi qu'une action dans les arrières de l'adversaire s'accroît dans une même mesure; il ne s'agit plus, même dans le domaine tactique, de déterminer les avancées des positions ennemies, mais bien le jeu de ses renforcements et de ses mouvements dans des zones très profondes;

– la variété des moyens semble s'imposer davantage qu'un choix tranché entre des matériels lourds ou légers; dans toutes les catégories se superposeront toujours des matériels légers, moyens et lourds, dont la conjugaison sera le fait majeur; mais dans toutes ces mêmes catégories les efforts tendront à la réduction des poids, de l'encombrement et des besoins en carburant; en définitive, d'après plusieurs autorités américaines, l'allégement et la vitesse semblent devoir prédominer;

– l'amplitude des mouvements devient une des caractéristiques opérationnelles essentielles, sans qu'il soit question de prime abord d'une guerre menée offensivement ou défensivement, ni du rythme qu'on entend lui imprimer; mais tout mouvement quel qu'il soit, au lieu de quelques kilomètres au début du siècle, se développera sur des distances plusieurs fois décuplées.

Der Krieg 1941—1945 auf dem Gebiete des «unabhängigen Staates Kroatien»

Von Fedor Dragojlov (Schluß)

XII. Die Folgen der Kapitulation Italiens am 8. September 1943

Als Folge der Kapitulation Italiens änderte sich momentan die operative Lage im ganzen nordwestlichen Balkanraum und damit in erster Linie im Raum des kroatischen Staates. Das Küstenland war vollkommen entblößt und im Hinterland des Küstenstreifens von Hochkroatien und Dalmatien standen die Partisanen, so auch auf den der dalmatinischen Küste vorgelagerten Inseln.

Nach Ende Juni 1943 kamen den Partisanen in Jugoslawien zwei besonders bedeutungsvolle Ereignisse zu Hilfe:

1. Die schon seit Ende Juni eintreffenden, sehr aktiven, englischen, dann etwas später die russischen Verbindungsstäbe, schließlich auf kurze Zeit ein inoffizieller amerikanischer Verbindungsoffizier.
2. Die ihre Schatten vorauswerfende italienische Kapitulation.